

RITP 209p

FORMA



Bibliothèque Maison de l'Orient



130122

L'EXPOSITION HISPANO-FRANCAISE DE SARAGOSSE

La visite à l'Exposition de Saragosse s'impose à tous les amateurs habituels ou passagers de l'Art, et plus spécialement des Arts appliqués, car il n'est pas souvent donné l'occasion de voir une telle réunion de merveilles, et ne serait-ce que par la comparaison qu'elle permet d'objets de ce même genre, il n'est pas à dédaigner la contemplation d'un ensemble de premier ordre, provenant de points très-divers, tels que Linares, dont la croix figure à côté des tissus de Lérida, non loin du coffret de Pampelune, près duquel resplendit l'art ingénu de la Vierge de Salamanca. Les admirateurs de l'Art ancien ont peu de pareilles occasions de comparer avec tant d'amplitude ce qui se conserve ou a été créé au sein de l'Espagne historique.

Pour faire une étude complète des richesses exposées, il est à regretter l'absence du travail préliminaire réalisé dans les autres expositions similaires d'art rétrospectif; celle de 1900 à Paris, était comme un livre ouvert à la discussion et à la réflexion de tous les visiteurs capables d'émettre un jugement autorisé; cela était aussi à remarquer l'an passé à Bruges pour la Toison d'Or et pour les primitifs Français; à Pérouse, pour l'art de l'Ombrie; à l'Exposition historique Européenne de Madrid, et dans celle d'Art ancien à Barcelone. A Saragosse on s'aperçoit aussitôt que les objets sont placés tels qu'ils arrivaient, tout en respectant l'amour propre inconscient ou puéril des détenteurs qui trahissaient leur désir de réclame pour la vente, démontré de façon incontestable par la fréquence de l'étiquette *A vendre*; de la sorte, il n'était pas possible de voir séparément les tissus, ni de se soustraire au caractère purement ornemental des tapisseries intentionnellement drapées à cet effet, et encore moins de mettre en séries chronologiques l'orfèvrerie, ni de la voir dans son ensemble, à part des porcelaines, coffrets, ivoires, ferronnerie, et tout ce qu'ont exposé les chapitres, paroisses, fabriques d'églises, particuliers et musées. De plus, il était à remarquer d'autres défauts communs à bien des expositions, et dont un des principaux est l'absence d'un catalogue imprimé qu'on puisse consulter (1), bien que l'Exposition fut ouverte depuis plusieurs semaines; il était impossible de faire des photographies dignes d'étude, car toute la bonne volonté des organisateurs et des gens studieux s'est heurtée au désir *primordial*, (et passant avant toute autre considération), d'obtenir *d'abord* une Exposition financièrement productive. C'est une grave erreur, car pour éviter une dépense moindre de deux mille piécetes, celui ou ceux qui en décidèrent ainsi ont fait perdre à l'Exposition tout son prestige à ce double point de vue éminemment respectable. D'abord la vente de ces photographies faites à la douzaine sans goût et au gré des collectionneurs de cartes postales, n'intéressant personne, et qui se vendent comme celles d'un club ou d'une installation de ciment ou de produits chimiques; en second lieu, — et ceci est un point plus important, — l'impossibilité matérielle de démontrer, à la veille de la fermeture, à ceux qui ne connaissent pas l'Exposition, toute l'immense importance qu'elle comporte dans la section d'Art rétrospectif. A quoi bon l'avoir vue à loisir, et crier sur tous les tons qu'elle est unique, et des plus riches, que nul ne la pourra revoir et que tout ami de l'Art doit la visiter? Quelle preuve à

(1) Ces lignes étaient déjà écrites quand a paru un petit catalogue à l'usage des visiteurs.



donner à l'appui de telles affirmations? Les mesures adoptées par les organisateurs sont si rigoureuses, qu'elles renferment *contrairement à la loi*, la défense de reproduction, même au moyen de croquis, sans autorisation du PROPRIETAIRE; comme si celui-ci avait d'autres droits que celui d'achat ou de vente; comme si encore dans ce pays, exportateur de Grecos, d'objets du culte et de toute œuvre d'art acquise ou produite en un temps de prospérité, nous devions recevoir des leçons dans le présent et de l'expérience pour l'avenir!

L'ignorance des détenteurs est si grande, qu'ils ont aussi vite fait de centupler la valeur de leurs envois, (ainsi que cela ressort des polices d'assurance), que de démontrer leur indifférence pour l'absence de photographies, lesquelles, publiées et popularisées depuis longtemps (bien avant qu'eux-mêmes eussent la notion de ce qu'elles représentent) montreraient ce que sont leurs envois et ce qu'ils valent, chose qui par dessus tout les intéresse. Et cette absence de moyens graphiques appropriés, est si flagrante, que jusqu'ici, aucune *Gazette des Beaux Arts*, ni la *Revue d'Art*, ni aucune revue Française, Allemande, Anglaise, ni Américaine-Espagnole, n'a dit le moindre mot touchant l'Exposition, ne conseillant ainsi à aucun des nombreux amateurs et professionnels de l'Art une visite à la patrie adoptive de Goya.

Il est un autre point douloureux à traiter si l'on parle sérieusement de l'Exposition de Saragosse: abstraction faite du patriotisme du grand, de l'unique peintre Espagnol de l'époque dont ont célébré la mémoire, il était indispensable que Saragosse couronnât son Exposition par l'apothéose de son glorieux fils adoptif. Au lieu de celà, il n'y a que six œuvres, indiscutables et indiscutées; entr'elles une seule qui ne fût pas du domaine public, dans le sens le plus large du mot.

Cette œuvre, c'est le portrait fait par lui-même du grand peintre de Fuentodoto. Celui du Marquis de Saint Adrien, bien ou mal est déjà mentionné dans les catalogues de Goya, et sa reproduction, plus ou moins fidèle, court le monde. Je ne parle pas du Ferdinand VII avec sa sympathique monstruosité couverte de croix et d'or. La bonne figure du Duc de San Carlos, dont l'esquisse est passée complètement inaperçue et qui figura pourtant dans l'intéressante Exposition centenaire récemment fermée à Madrid. Ces deux œuvres, moins importantes que le portrait du Marquis de Saint Adrien, appartiennent à la Casa del Canal, pèlerinage de tout voyageur ami des Arts qui traverse Saragosse et qui, grâce aux indications de visiteurs antérieurs peut s'y rendre comme à une de ces maisons parmi lesquelles se distingue en première ligne celle où se conservent les deux Goya et la copie du portrait inconnu du grand Pignatelli. Il y a enfin dans la salle Goya deux maquettes pour la décoration de l'Eglise du Pilar, que tout le monde peut admirer dans la salle convertie en musée par le zèle du doyen D. Florencio Jardiel. Quant aux puérides et informes copies à la manière de Goya, qui figurent dans la salle, il est mieux de n'en rien dire; c'est honteux! Il n'y a donc qu'un seul tableau de Goya, jusqu'ici inconnu, à montrer au public, éclairé ou non, qui visite la salle. Quant à la délicieuse esquisse du Bal qui postérieurement servit comme carton à la tapisserie du Musée du Prado à Madrid, nous supposons qu'elle a été placée entre les pseudo-Goyas pour démontrer qu'ils ne sont pas de lui. On aurait pu ajouter une douzaine et plus de Goyas excellents qui sont à Saragosse, surtout le curieux et beau portrait d'une jeune cousine du peintre, peint sur un retable gothique, chef-d'œuvre de fraîcheur, d'élégance et de couleur. Il est à recommander une visite aux décorations de la Cartuja alta, de *Aula Dei*, page magistrale et peu connue du maître; mais si l'on veut en trouver

un vestige à l'Exposition de Saragosse, il faut aller à la section Mariana où, entre mille copies, travaux de couture de fillettes, livres — moins pieux que religieux, — etc., l'on trouvera, perdue dans l'amas informe des travaux d'élèves, de magistrales reproductions photographiques dues à un excellent professionnel de Hannover, Freudenthal, établi à Saragosse. (1)

En ayant donc sous la main tous les éléments de premier ordre — et tels qu'il est rare d'en trouver hors des grandes Capitales, — non seulement on n'a pas complété la personnalité de Goya par l'exposition des photographies d'une de ses œuvres capitales, inconnues de ses compatriotes, mais encore on relègue ces reproductions de l'histoire de la Vierge dans un ramassis d'éléments du culte, si bien que, comme le disent ceux qui possèdent ces œuvres, Goya a été peu exalté quant à ce qui a trait à l'inspiration religieuse. Ceux d'entre mes lecteurs, qui par hasard verront l'Art ancien à Saragosse, et qui soit peu, soit beaucoup admireront Goya, feront bien de ne point manquer d'aller en pèlerinage à la Chartreuse de AULA DEI, non loin de la ville, sur les bords du Gállego.

* * *

Si l'on tient compte des difficultés créées par les exposants, l'installation de l'Art Ancien parle très-haut en faveur du Chanoine Moreno, qui seul a personnellement soigné tous les détails. Avec le peu d'éléments dont il disposait, il a composé les salles, et si quelqu'une rappelle l'arrière boutique d'un antiquaire de second ordre, ou le musée d'un chef-lieu de canton, cela est dû à l'entêtement des exposants qui arrivent à se figurer qu'ils sont eux-mêmes les auteurs des œuvres, acquises souvent par eux dans des réunions fortuites d'objets d'Art et par le hasard des échanges. Il n'en est pas de même des salles où le Chanoine Moreno a réuni le plus important, comme celle qui garde le coffret de Pampelune et la Vierge de Salamanca, ainsi qu'une grande quantité de bijoux et de tapisseries.

Parmi tous ces objets ressort l'importance artistique d'un coffret d'ivoire provenant de Sangüesa, propriété de la Cathédrale de Pampelune, où se voit la fameuse grille du grand autel, réputée comme un chef-d'œuvre de la ferronnerie Espagnole, ainsi que le mausolée ou enterrement de Charles le Noble, si magnifiquement étudié par Bertaux dans la *Gazette des Beaux-Arts*, et dont il affirme que Janin Lomme est l'auteur. Certaines circonstances signalent l'importance du coffret: au commencement de cette année, il a été découvert dans un des murs de la *maison dite des Dames*, dans l'Alhambra de Grenade, une véritable composition comprenant une multitude de dessins, qui, malgré l'injure du temps et des hommes permettent d'étudier les vêtements, harnais, armes, bannières et autres caractéristiques des Arabes-Espagnols contemporains de l'artiste indigène qui mena à bonne fin l'œuvre de décoration bien distincte de celle des plafonds de la salle de Justice de ce même grand palais Arabe. Les dessins furent faits sur ce qui avait été le mur extérieur d'une tour contigüe à la Maison des Dames, et dont le propriétaire, sujet Allemand, fit don à l'Etat Espagnol, après s'être assuré la propriété d'un beau panneau arabe, pour la reconstitution complète duquel il a eu la complaisance d'envoyer les détails et les dessins les plus amples à l'éminent et consciencieux architecte de l'Alham-

(1) Nous saisissons cette occasion pour rendre un juste tribut de reconnaissance à Monsieur Freudenthal, auteur des belles photographies de la décoration de AULA DEI par Goya; nous les avons publiées dans un des numéros antérieurs du *FORMA*, regrettant l'oubli involontaire qui fut alors commis. Nous avons le plus grand plaisir à rectifier ici cette omission, qu'il vaudra bien excuser.

bra, Mr. Cendoya. A ce dernier est dûe cette précieuse découverte dont on peut voir les particularités dans la revue *La Alhambra*, de Grenade, publiée par Paula Valladar. Ayant vu peu avant les compositions découvertes à Grenade, nous avons eu le plaisir d'admirer aussi le coffret de Pampelune exposé à Saragosse, et, comme pour donner plus de force à notre propre opinion, nous nous référons à celle de l'éminent directeur de la Real Armeria de Madrid, Mr. J. Florit, lequel, examinant avec attention les harnais des chevaux qui figurent sur le coffret d'ivoire, les déclare hispano-Arabs (tout comme nous) et rappelant les figurines de la décoration murale de la maison des Dames. Ce fait, fût-il reconnu de l'aveu unanime des archéologues, ou restât-il à l'état de supposition que le temps démentirait, il n'est pas démontré le besoin de faire des photographies assez bonnes pour servir à des études; grâce à ce procédé, on aurait déjà résolu la question, qui maintenant donne lieu à de longues discussions de la part—surtout—des étrangers ignorants de la récente découverte de Grenade: ils ne paraissent avoir aucun intérêt à attribuer aux arabes Espagnols ce qui si aisément entre dans la classification d'œuvres d'Art Persan; en résumé, sans cette découverte, nous étions impuissants à résoudre de façon satisfaisante la question des représentations humaines et de leur coopération dans les manifestations de l'Art Arabe des artistes de Grenade ou tout au moins des Hispano-Arabs.

D. Juan Riaño, a dit en 1879 dans son livre *Spanish Art*, en parlant du coffret de la Cathédrale de Pampelune: «Il est couvert de reliefs avec médaillons ou espaces formés par les nœuds d'un cordon qui entoure toute la composition; il y a des figures assises, à cheval, en chasse, tandis que des lions et toutes sortes de fauves poursuivent des cerfs, antilopes et autres animaux; dans les intervalles, nombre de fleurs et de feuillages tels que l'on en voit dans les œuvres de la bonne époque de l'Art Mahométan. En suivant la partie haute du coffret, on lit l'inscription en lettres Arabes qui dit:

بِسْمِ اللَّهِ بِرَكَّةٍ مِنَ اللَّهِ وَغِظَةً وَسُرُورٍ وَبُلُوغٍ أَمَلٌ فِي صَالِحِ عَمَلٍ وَانْقِسَاحِ أَحْلٍ
 لِلْحَاجِبِ سَيْفِ الدَّوْلَةِ عِنْدَ الْمَلِكِ بْنِ الْمَصُورِ وَقَعَهُ اللَّهُ مِمَّا أَمَرَ بِعَمَلِهِ عَالِي بَدِي
 الْفَتَى الْكَبِيرِ مِيرِينَ مُحَمَّدِ الْعَامِرِيِّ مَمْلُوكُهُ سَنَةِ حَمْسٍ وَتَسْعِينَ وَثَلَاثَ مِائَةٍ

«*Au nom de Dieu, puisse la plus grande félicité, le bien-être et la plus solide espérance dans ses bonnes œuvres et dans le retard de l'heure fatale (de la mort), suivre le Seigneur Seifo Daula (le Sabre de l'Etat) Abd el Malek Almansur*».

Ce coffret fut construit par les ordres du dit Seigneur (ou Hagib) sous la surveillance de son chef des Eunuques Nomayr ben Mohamed Alaumeri, son esclave en l'An (de l'Hégire 395 (soit 1005 de notre Ere). Au centre du médaillon, du côté opposé à la serrure, paraît une figure d'homme qui lutte à pied contre deux lions qui l'attaquent; sur son écusson on peut lire la phrase religieuse suivante: *Il n'est d'autre Dieu qu'Allah*, ou chose approchante, car le mauvais état des lettres ne permet pas de déchiffrer facilement. Au centre du même écusson on lit: *Fait par HAIR*, (qui sans aucun doute fut un des artistes chargé de l'exécution du travail), ainsi qu'une autre inscription, moins facile encore à lire, sur la patte d'un cerf attaqué par un lion, et qui semble porter: *Ceci fut fait par Obeidat*. Il y a d'autres inscriptions qui semblent indiquer que l'œuvre doit aussi être attribuée à d'autres artistes, mais elles sont difficiles à déchiffrer.»

D'après Riaño, il y a dans la cathédrale de Braga (Portugal) un coffret d'ivoire de la même époque, construit aussi par ordre du même Hagib Seifo et sous la direction du même chef eunuque. Il ajoute que les deux coffrets étaient destinés au même Abdel Malek (el Hagib Abdel Malek de l'inscription), ministre du Khalife Hixem II.

Dans la même salle se trouve la statue couchée de l'Evêque Maurice de Burgos, qui démontre toute la richesse des émaux décoratifs et du procédé de cuivre repoussé sur bois. Dans un coin, et sur le sol, une superbe broderie porte le numéro 49 du futur Catalogue.

Dans la grande salle longue, le premier objet qui attire l'attention des érudits aussi bien que des simples amateurs est l'olifant d'ivoire qui, dit-on, appartient à Gaston de Béarn; les scènes qui le contournent en hélice sont autant de documents sur le vêtement et les coutumes, qui réclament hautement une reproduction photographique in extenso. Plus loin les yeux sont attirés par l'ostensoir de DAROCA, (de populaire renommée), un des nombreux bijoux, privés de leur caractère par des réparations maladroites. Près de lui la grande croix processionnelle de Linares, pleine d'émaux translucides fort bien conservés, et possédant tout le caractère d'une œuvre complète. Le livre des Serments des Rois de Navarre, avec couvertures de reliure ornementale, ne montre que deux feuillets et en cache beaucoup plus. Non loin de là le livre des Serments des Evêques de Pampelune; et dans une autre vitrine un reliquaire en damier, tout émaillé et entier. Dans la salle de Goya, sous le portrait du Marquis de Saint Adrien — morceau de peinture monumental dans lequel on peut voir l'homme reproduit de la tête aux pieds, gaillard, vivant, élégant, dans la toilette raffinée d'un Espagnol d'il y a cent ans, et un tant soit peu dandy, — on voit pendre un morceau de tissu des plus curieux, une manière de bannière de San Fructuoso, (dans le proche voisinage de la Seo de Urgel), brodé de couleurs encore visibles et SIGNÉ; on croit lire *Elisava me fecit*; en tout cas, il ne peut y avoir erreur que sur peu de lettres.

Nous continuerions volontiers à énumérer toutes les choses uniques que montre au public l'Exposition dûe à l'imperturbable volonté de D. Basilio Paraíso, mais tel n'est pas notre but; nous félicitons très-sincèrement l'initiateur et ceux qui de bon gré ou de force l'ont secondé, tout en regrettant qu'une grande partie de cette Exposition, et notamment celle qui valait à Saragosse le renom de cité érudite, ait été rendue mesquine par une suite de faits, qui soit dit par euphémisme, peuvent être attribués à un oubli involontaire.

Pour ne pas tomber dans la même erreur, nous avons le *devoir* de nous extasier devant les deux salles de la Maison Royale d'Espagne, qui a bien placé une confiance méritée dans le bon goût de Florit, actuel directeur de l'Armería Real de Madrid, et restaurateur en outre des chambres de Philippe II à l'Escorial. Nous regrettons qu'il ne soit ici lieu de détailler toutes les merveilles que la Maison Royale a appliquées sur les murs de l'Exposition de la noble Saragosse, héroïque dans le baiser de paix donné à ses ennemis du commencement du siècle; mais nous devons d'indispensables applaudissements aux douze ou quatorze tableaux d'Altdorfer que la mauvaise reproduction et la mesquinerie des anciens administrateurs de la Maison Royale présentaient sous un déplorable aspect; en contemplant les grandioses tableaux amoureux repris exposés par la Maison Royale à Saragosse, les amateurs de l'Art se sentent devant une nouvelle famille artistique inconnue jusqu'ici, sans doute par suite des mauvaises reproductions, les seules qui circulaient. Aujourd'hui les Altdorfer de la Maison Royale sont pour l'Espagne un vrai tré-

sor, et si les Espagnols aimaient vraiment l'Art, ils souhaiteraient de les voir réunis au riche trésor du Musée du Prado. L'Exposition de Saragosse ne donnerait-elle que ce résultat, l'avenir de la culture nationale, qui ne se paie pas des choses du jour et voit plus loin, s'en réjouirait tout autant que de l'Exposition dite *commémorative*, (malgré tant d'*oublis*), si noblement imaginée par le très-digne successeur de Pignatelli, Basilio Paraíso.

M. UTRILLO.

DONS AU MUSEE DE BARCELONE

IL y a déjà longtemps que Ramón Casas a réuni une collection de portraits de ses contemporains. Par leur qualité aussi bien que par leur quantité, elle est unique. La mort, l'oubli et le temps empêchent que beaucoup des personnes portraiturees puissent jamais figurer dans d'autres collections; il s'agit donc d'un véritable service rendu à l'histoire de notre temps à laquelle ont pris part les hommes de naguère, des temps aujourd'hui déjà passés, ceux qui d'une manière quelconque ont participé au mouvement vivant de notre histoire, suivant les impressions dominantes, et avec eux, bien d'autres dignes de passer à la postérité grâce à ces feuilles graphiques.

Celles qui se rapportent à la vie actuelle de Barcelone ont été offertes par Casas au Musée Municipal où elles seront sûrement mieux, que dispersées et confiées aux soins des familles; il y a aussi d'autres portraits qui, par leur grande ressemblance ou pour d'autres motifs sont également intéressants, et qui n'auraient pas trouvé au Musée Municipal de Barcelone une résidence bien appropriée à leur exposition définitive. Entr'autres nous publions une sélection des dessins exécutés à Madrid: le portrait de S. M. Le Roi D. Alfonso XIII, réplique de ceux que possèdent l'Infante D.^a Isabelle, le Musée de Barcelone et des collectionneurs de Paris, Buenos Aires et Madrid. Celui du Musée de Barcelone figure à l'Exposition actuelle de Saragosse, parmi les œuvres les plus susceptibles de rehausser l'éclat de cette manifestation de la Commission Municipale de Barcelone. C'est une étude sur nature, peinte à Madrid durant un séjour de l'artiste, à une époque relativement récente.

LA EXPOSICIÓN HISPANO-FRANCESA DE ZARAGOZA

LA visita a la Exposición de Zaragoza es indispensable á los que continuamente ó de tiempo en tiempo cultivan la afición á las artes y particularmente á las artes aplicadas; no es frecuente la ocasión de ver reunidas las maravillas allí expuestas, y aunque solo fuera por la comparación que puede establecerse entre los objetos similares, no debe menospreciarse la contemplación del conjunto de primer orden, proveniente de tan distintos puntos de origen, como son Linares, cuya cruz figura junto á las telas de Lérida, no lejos de la arquilla de Pamplona y á cuyo lado resplandece el arte ingénuo de la virgen de Salamanca; para los contempladores del arte antiguo se ofrecen pocas ocasiones que, como esta, den motivo á una comparación tan extensa de lo que se conserva ó se ha creado dentro de los límites de la España histórica.

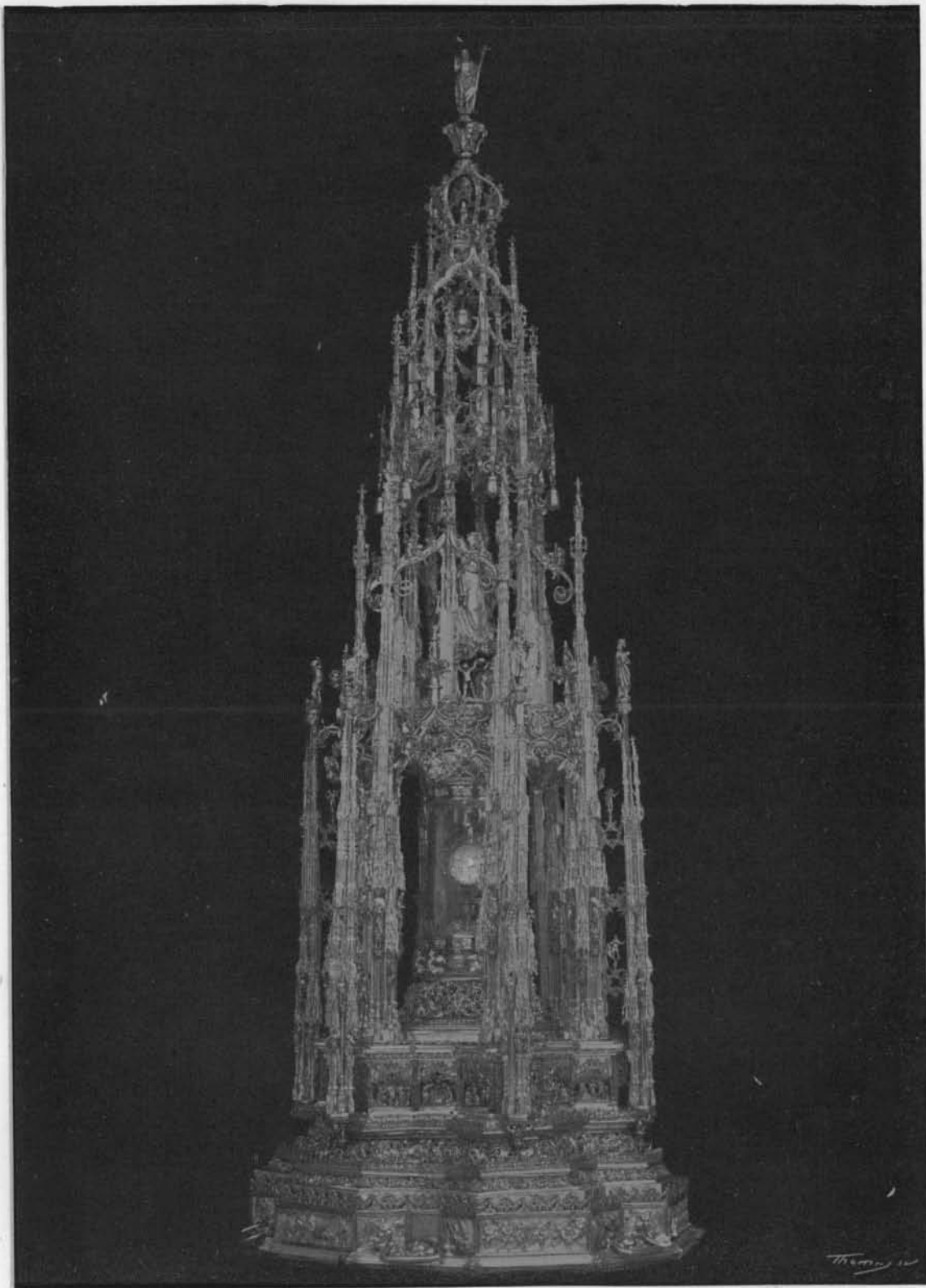
Para el completo estudio de las joyas expuestas, hace falta el trabajo preliminar realizado en otras exposiciones de arte retrospectivo; la de este género celebrada en París en 1900, era un libro abierto á la discusión y reflexión de todos los que podían emitir un autorizado juicio; igualmente acontecía en la de los primitivos franceses, del Toisón de Oro, de Brujas, del año pasado, en la de Arte de Umbría de Perusa, en la histórico-europea de Madrid, y hasta en la de arte antiguo celebrada en Barcelona. En Zaragoza se advierte desde luego que los objetos se han reunido como se ha podido, respetando la puerilidad de un incons-



MONUMENTO CONMEMORATIVO DE LA EXPOSICIÓN HISPANO-FRANCESA DE ZARAGOZA. BOCETO DE LOS HERMANOS OSLÉ. PROYECTO ARQUITECTÓNICO DE MAGDALENA (HIJO)

ciente orgullo de posesión que muchas veces es anuncio de venta, como lo demuestra incontestablemente la frecuencia del letrerito: *se vende*; y así no hay medio posible de poder ver los tegidos solos, ni de prescindir del carácter puramente ornamental que se ha dado á la colocación de los tapices, ni, todavía menos, de seriar la orfebrería cronológicamente y contemplarla reunida sin porcelanas, arquillas, ivorios, hierros y todo lo que buenamente han enviado los cabildos, rectorías, juntas de obras, particulares y museos. Además, y este es como en tantas otras exposiciones, el principal defecto, no hay catálogo impreso ni consultable (1), después de las muchas semanas transcurridas desde la apertura de las salas, y, finalmente, no existen medios de poderse llevar fotografías dignas de ser estudiadas, porque la buena voluntad de los estudiosos y de los organizadores se estrella contra el criterio primitivo de lograr que la Exposición fuese, ante todo, financieramente reproductiva. En este punto, que parece sin remedio, se han equivocado la persona ó las personas que esto hayan decidido, porque á cambio de un mezquino estipendio que no llega á dos mil pesetas, ha perdido el prestigio de la Exposición por dos conceptos, ciertamente nada despreciables. Es el primero, la diferencia entre la falta de venta de las mismas fotografías, que siendo adocenadas y hechas según criterio de coleccionista de postales, no interesan á nadie y, por tanto, se venden tantas como de un casino ó de una instalación de cementos ó de soda; y es el segundo, mucho más importante, la imposibilidad material de demostrar, la vigilia de la clausura, á los que no conocen la Exposición, toda la inmensa importancia que reviste, en la sección de arte retrospectivo. ¿De qué nos servirá á los que la hayamos visto con tiempo y espacio, declarar en todos los tonos que es única, riquísima, que no volverá á repetirse y que todo amante de las artes debe visitarla? ¿En qué pruebas lo fundamentaremos? El criterio adoptado es tan cerrado, que hasta se admite la cláusula, contraria á la ley, de impedir la reproducción por vía de croquis, sin permiso del poseedor, como si éste tuviera otros derechos á más del de compra y venta y éste todavía en nuestro país, exportador de Grecos, de objetos de culto y de todas las cosas adquiridas ó producidas en un tiempo de prosperidad, del que deberíamos deducir lecciones para el presente y experiencia para el porvenir. La ignorancia de los poseedores es tan grande, que tan pronto centuplican el valor venal de los objetos enviados, como se vé por las pólizas de los seguros, como por la indiferencia demostrada por el olvido de fotografías publicadas y popularizadas desde hace mucho tiempo, desde antes que los depositarios de los objetos tuviesen noción de lo que representa, enseña ó vale, que, al fin, es lo que les interesa. Y es tan patente esta falta de medios gráficos adecuados, que hasta ahora, ni la *Gazette des Beaux Arts*, ni la *Revue d'Art*, ni ninguna de las revistas francesas, alemanas, inglesas y americanas españolistas, en el sentido del Arte antiguo, han dicho la más mínima palabra referente a la Exposición de Zaragoza, dejando de incitar á los muchísimos aficionados y estudiosos á que visiten la ciudad de Goya.

(1) Escritas estas líneas, ha salido un pequeño catálogo para uso de los visitantes.



CÓRDOBA. CUSTODIA DE LA CATEDRAL,
POR ENRIQUE DE ARFÉ



EXPOSICIÓN HISPANO-FRANCAESA DE ZARAGOZA. ARTE RETROSPECTIVO. FRAGMENTO DEL COFRECILLO DE MARFIL. (CATEDRAL DE PAMPLONA) FOT. LACOSTE, (VÉASE EL ARTÍCULO)



GENERAL POLAVIEJA. RETRATO, POR R. CASAS



CONDE DEL GROVE. RETRATO, POR R. CASAS

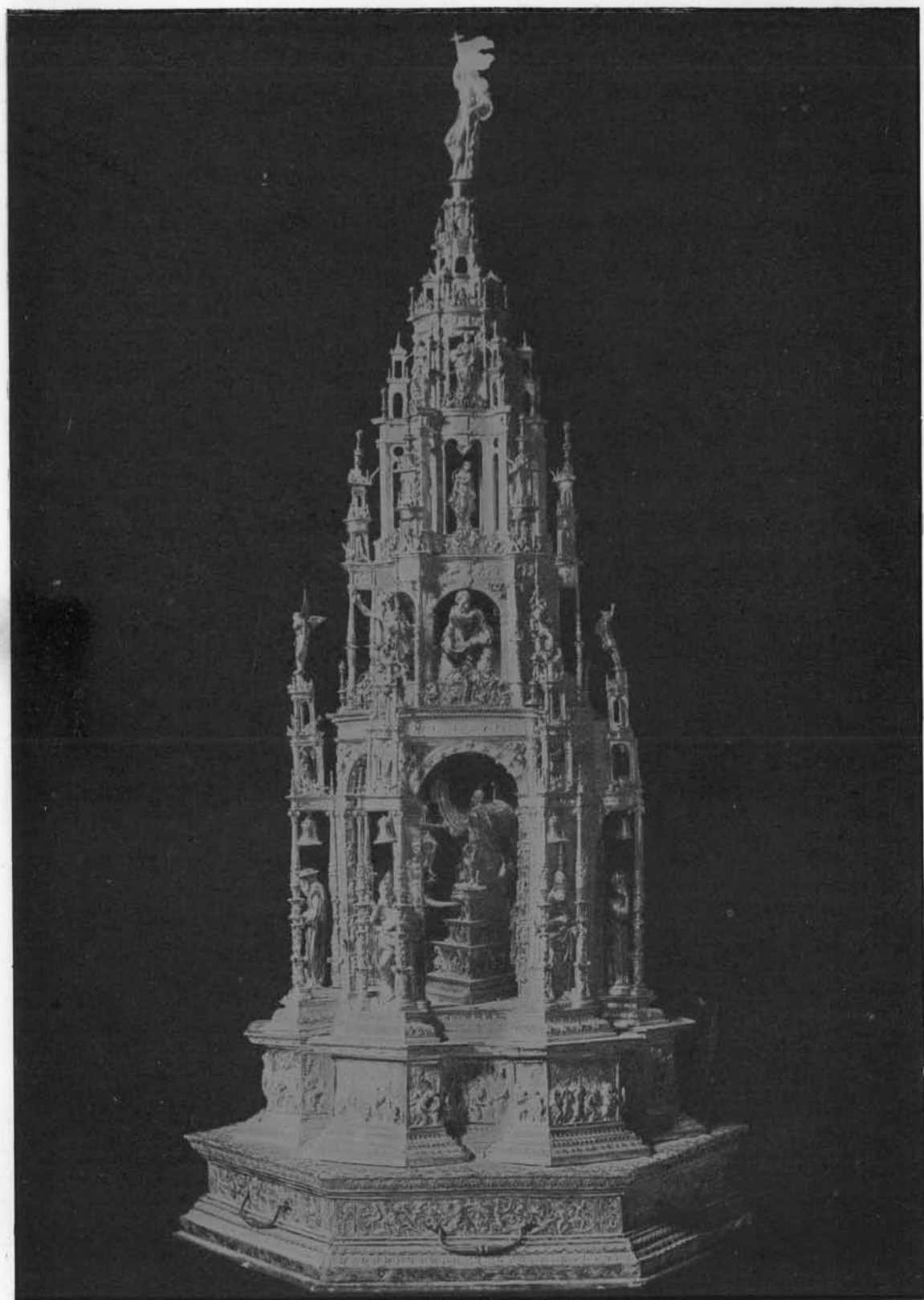




EXPOSICIÓN HISPANO-FRANCESA DE ZARAGOZA. ARTE RETROSPECTIVO. COFRECILLO DE MARFIL (FRENTE). CATEDRAL DE PAMPLONA. FOT. LACOSTE. (VÉASE EL ARTÍCULO)



S. M. EL REY D. ALFONSO XIII
ESTUDIO DEL NATURAL, POR R. CASAS



JAÉN. CUSTODIA DE LA CATEDRAL



GITANOS DEL SACRO MONTE, POR J. RODRÍGUEZ ACOSTA

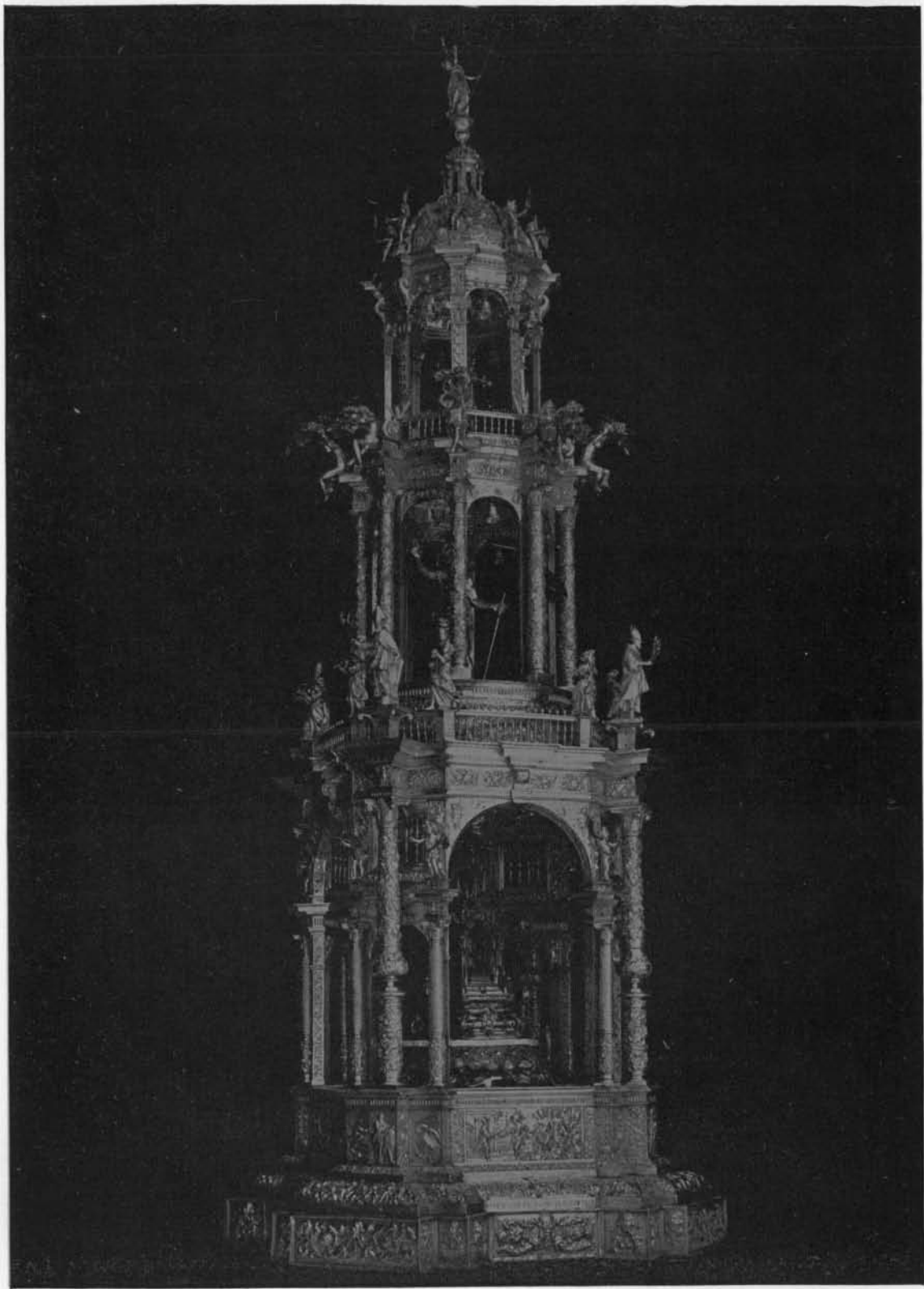
EXPOSICIÓN NACIONAL DE MADRID, 1908

Y este es otro punto doloroso de los que deben tratarse seriamente hablando de la Exposición hispano-francesa; dejando aparte la condición de patriotismo del grande, del único pintor español de los tiempos que se conmemoran, era imprescindible que Zaragoza coronase su Exposición con la apoteosis de su hijo, y si no hijo, ahijado de más renombre; en lugar de esto, hay seis obras indiscutibles, tanto como indiscutidas, y entre ellas solo una que no fuese del dominio público, en el más amplio sentido de la palabra, que ya por sí misma comprende núcleos tan diferentes; el auto-retrato del gran pintor de Fuendetodos, es esta obra; el del Marqués de San Adrián, bien ó mal estaba ya mencionado en todos los catálogos goyescos, y la reproducción, más ó menos fiel, corre por esos mundos de Dios, por los que transitan los elementos de glorificación; no hablo del Fernando séptimo, con toda su simpática monstruosidad cubierta de oro y cruces, y de la buena figura del Duque de San Carlos, cuyo esbozo, completamente inadvertido, figuró en la interesante Exposición del centenario, recientemente clausurada en Madrid. Las dos obras, no tan importantes como el retrato del Marqués de San Adrián, pertenecen á la Casa del Canal, lugar de romería de todo viajero amigo de las artes que se detiene en Zaragoza, y si esto hace, es debido ya en gran parte á las

indicaciones de viajeros anteriores, entre las que figura en lugar preeminente, la casa en la que se conservan los dos Goyas y la copia del desconocido retrato del gran Pignatelli. Finalmente, ocupan lugares en la sala de Goya, dos esbozos para la decoración del Pilar, que todo el mundo puede admirar en la sala arreglada para museo, gracias al celo del deán D. Florencio Jardiel. En cuanto á las pueriles é informes copias de la manera de Goya, que figuran en la sala, lo mejor es no decir ni una palabra, porque dá vergüenza. Resulta, pues, que tan sólo un cuadro de Goya que no sea conocido se muestra al público, ilustrado ó no, que acude á la sala. En cuanto al delicioso esbozo del baile, que fué, posteriormente, el motivo de uno de los cartones de tapiz que figuran en el Museo del Prado de Madrid, suponemos que se colocó entre los pseudo-Goya para demostrar que no lo son. Podían haberse añadido más de una docena de buenos, de excelentes Goyas que hay en Zaragoza, sobre todo sin olvidar el hermoso y curioso retrato de un su primo muy joven, pintado sobre un retablo gótico, obra maestra de frescura, elegancia y colorido. Debía recomendarse la visita á las decoraciones de la Cartuja Alta ó de *Aula Dei*, página magistral y muy desconocida, de la obra de Goya; pero si queréis encontrar vestigio en la Exposición de Zaragoza, debéis acudir á la sección Mariana, donde buscaréis entre toda clase de copias, trabajos de costura de las niñas y libros más *pietistas* que religiosos. Allí, perdidos entre una mezcla dispuesta como *resultado de los discípulos*, veréis las magistrales ampliaciones fotográficas ejecutadas por un excelente profesional de Hannover, Freudenthal, establecido en Zaragoza (1). Pues teniendo á mano este elemento de primer orden, que es muy casual encontrar fuera de una gran capital, no solamente no se completa la personalidad de Goya exponiendo fotografías de las obras capitales que sus compatriotas no conocen, sino que se relega la reproducción de la historia de la Virgen á la reunión de los elementos de culto, siendo así que Goya sobresalió muy poco, como ya dicen los poseedores, en lo que atañe á inspiración religiosa. Los que vayáis á ver la reunión casual de objetos de arte antiguo de Zaragoza, los que poco ó mucho admiréis ó hayáis oído hablar de Goya, no dejéis de ir en romería á la Cartuja de *Aula Dei*, no muy lejos de la ciudad ni de las riberas del Gállego.

La instalación de objetos de arte antiguo, teniendo en cuenta las dificultades creadas por los poseedores, habla muy alto en favor del canónigo señor Moreno, que ha cuidado casi personal y exclusivamente de todos los detalles; con los pocos elementos de que disponía, ha arreglado las salas, y si alguna recuerda la trastienda de algún anticuario de segundo orden ó el museo de

(1) Aprovechamos la ocasión para rendir un tributo de justicia y reconocimiento al Sr. Freudenthal, autor de las fotografías de la decoración de *Aula Dei*, por Goya, que publicamos en el número 23 de FORMA. Un olvido sensible lo impidió entonces.



CÁDIZ. CUSTODIA DE LA CATEDRAL, POR ANTONIO SUÁREZ. (SIGLO XVII)





LA MERINDILLA, POR E. HERMOSO MARTÍNEZ

EXPOSICIÓN NACIONAL DE BELLAS ARTES. MADRID, 1908

una cabeza de partido, debe ser debido á la irreductible decisión de los que siendo poseedores, se creen los autores, siendo así que muchos de ellos habrán cambiado en próximas reuniones fortuitas de objetos de arte. No pasa lo mismo en las salas en que el Dr. Moreno ha reunido lo mejor, que son las que preside la arquilla de Pamplona, la Virgen de Salamanca y la larguísima extensión de joyas y tapices. — Entre todos los objetos sobresale en importancia artística el cofrecillo de marfil procedente de Sangüessa, que posee la Catedral de Pamplona, la Seo de la famosa Reja del altar mayor, reputada como obra capital de cerrajería y de forja española, y el mausoleo ó entierro de Carlos el Noble, tan bellamente estudiado por Bertaux en la *Gazette des Beaux-Arts*, afirmando como á autor á Janín Lomme. Las circunstancias que señalan la importancia del cofrecillo, son muy recientes: á principios del año, se ha descubierto en una de las paredes de la nombrada casa de las Damas de la Alhambra de Granada, una verdadera composición con multitud de dibujos, en los que, á pesar de las injurias del tiempo y de los hombres pueden estudiarse los trajes, guarniciones, armas, banderas y distintivos de los árabes españoles, coétaneos del artista indígena que llevó á cabo la obra de decoración, bien distinta de la de los plafones de la sala de Justicia del mismo gran palacio árabe; los dibujos fueron hechos en lo que había sido muro exterior de una torre en la que se apoyó la habitación de la casa de las Damas, que había pertenecido á un súbdito alemán y de la que hizo donación al Estado español, después de anexionar á su propiedad particular un hermoso artesanado árabe, para cuya reconstitución ha tenido la complacencia de enviar los más completos detalles y dibujos al eminente y concienzudo arquitecto de la Alhambra, señor Cendoya, al que se debe el descubrimiento, cuyos detalles pueden verse en la revista *La Alhambra* de Granada, que publica Francisco de Paula Valladar. Reciente todavía la vista de las





EUGENIO HERMOSO MARTÍNEZ.
ROSA. (EXPOSICIÓN NACIONAL DE BELLAS
ARTES. MADRID. 1908)



PALENCIA. CUSTODIA DE LA CATEDRAL,
POR JUAN DE BENAVENTE



JACINTO OCTAVIO PICÓN (DE LA REAL
ACADEMIA ESPAÑOLA), POR R. CASAS



LA MADRE DEL AUTOR, POR NESTOR MARTÍN
FERNÁNDEZ DE LA TORRE



RETRATO DE UNA DAMA AUSTRIACA, POR NESTOR
MARTÍN FERNÁNDEZ DE LA TORRE

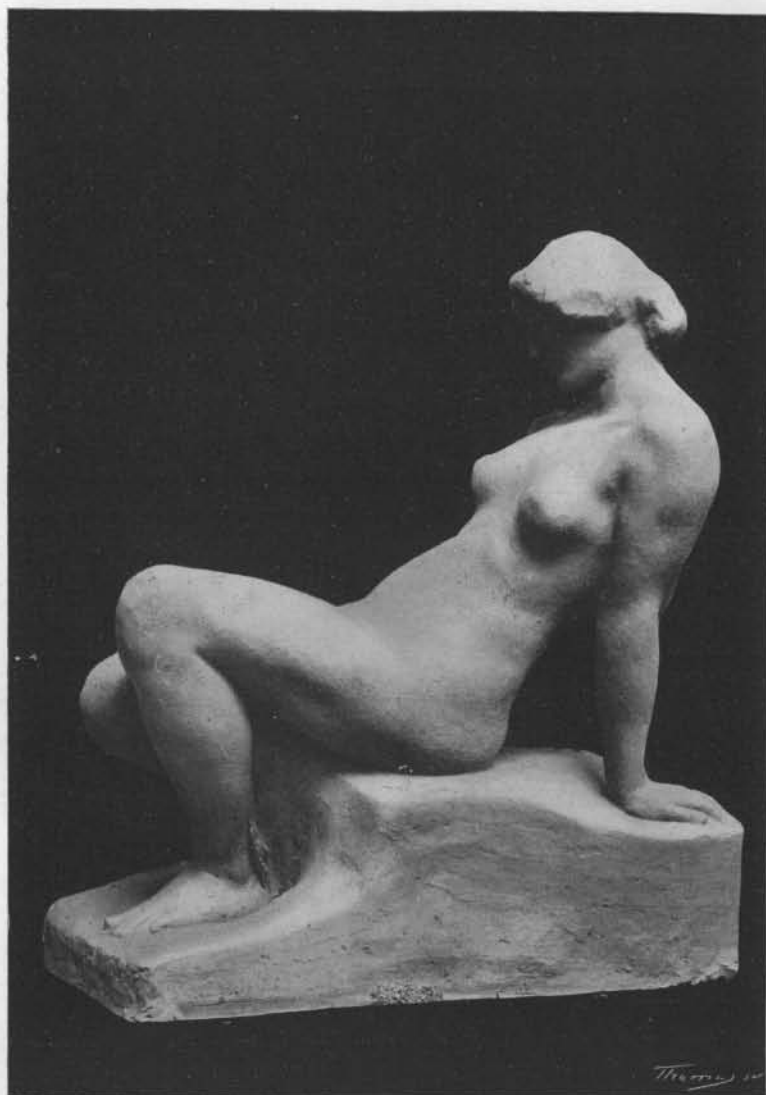


FRANCOS RODRÍGUEZ, DIRECTOR DE
«EL HERALDO» DE MADRID, POR R. CASAS





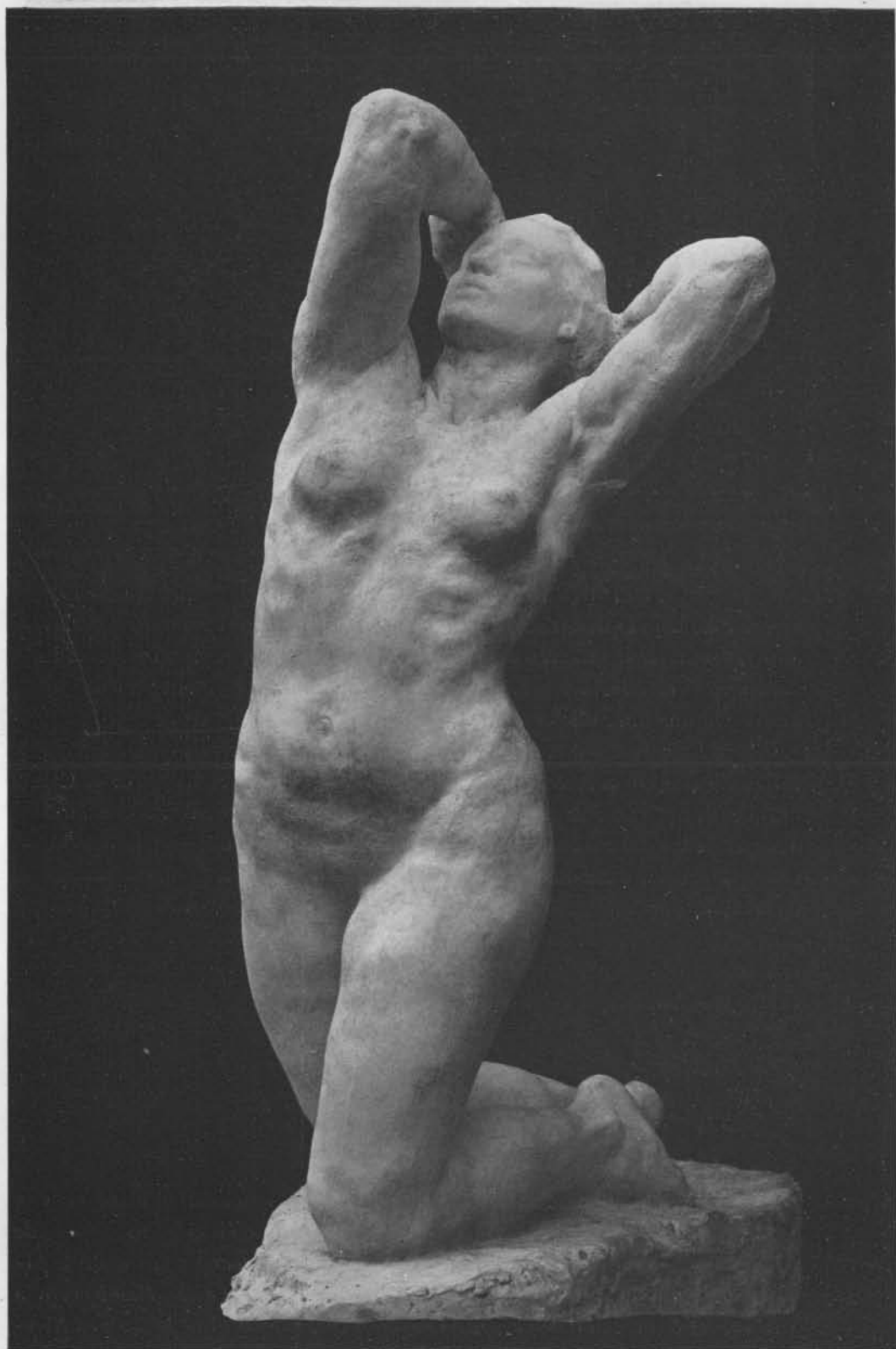
MIGUEL MOYA, DIRECTOR DE «EL
LIBERAL» DE MADRID, POR R. CASAS



DESNUDO

EXPOSICIÓN CLARÁ. PARÍS

composiciones descubiertas en Granada, tuvimos el placer de ver el cofrecillo de Pamplona, expuesto en la Exposición Hispano-Francesa de Zaragoza y por si no fuera bastante nuestro parecer, nos apoyamos en el del eminente director de la Real Armería de Madrid, J. Florit, quien fijándose en los detalles de los arneses que adornan los caballos que figuran en la decoración de la joya de marfil, la reputó como hispano-árabe, como nosotros la reputamos también, recordando las figurillas de la decoración mural de la casa de las damas. Este hecho, sea exacto en el parecer definitivo de los arqueólogos ó no pase de ser una suposición que el tiempo desmentirá, demuestra la necesidad del cotejo de fotografías bastante buenas para servir de estudio y con cuyo procedimiento estaría ya resuelta la cuestión, que ahora dará pié á largas discusiones, sobre todo por parte de los extranjeros que, ignorando el descubrimiento grandioso



JOSE CLARÁ. DESESPERACIÓN. (EXPOSICIÓN NACIONAL DE BELLAS ARTES, MADRID 1908). ACTUALMENTE EXPUESTA EN EL MUSEO MUNICIPAL DE BARCELONA



COFRECILLO DE MARFIL (TAPA). CATEDRAL DE PAMPLONA

EXPOSICIÓN HISPANO-FRANCOISA. ARTE RETROSPECTIVO. (FOT. LACOSTE)

ningún interés tienen en atribuir á los árabes españoles lo que tan cómodamente cabe bajo la designación de obra de arte *persa*; en resumen, quedaríamos sin solucionar satisfactoriamente la cuestión de las representaciones humanas en el arte árabe y los artistas granadinos ó por lo menos los hispano-árabes sin una obra maestra á ella debida.

Don Juan Riaño dijo en 1879 en su libro *Spanish Arts* en el que habla del cofrecillo que, procedente de Sangüesa, se conserva en el tesoro de la Catedral de Pamplona: está cubierto de relieves con medallones ó espacios formados por nudos del cordón que resigue toda la composición; hay figuras sentadas, á caballo y cazando, mientras leones y toda suerte de fieras persiguen ciervos, antílopes y otras bestias; los espacios intermedios están repletos de flores y hojas según se acostumbra á ver en las obras de las buenas épocas del arte mahometano. Resiguiendo toda la parte alta de la Caja, se lee la siguiente inscripción cúfica que en caracteres árabes, dice:

بِسْمِ اللّٰهِ بَرَكَهٖ مِنَ اللّٰهِ وَعِظَةٌ وَرُشْرُورٌ وَبَلُوغٌ اَمَلٌ فِي صَالِحِ عَمَلٍ وَانْفِصَاحٌ اِحْلٍ
لِلْحَاجِبِ سَيْفِ الدَّوْلَةِ عَبْدِ الْمَلِكِ بْنِ الْمَصْصُورِ وَفَقَهُ اللّٰهُ مِمَّا اَمَرَ بِعَمَلِهِ اَتَى بِدَى
الْفَتَى الْكَبِيرِ نَمِيرِ بْنِ مُحَمَّدِ الْعَامِرِيِّ مَمْلُوكِهِ سَنَةِ حَمْسٍ وَتِسْعِينَ وَثَلَاثَ مِائَةٍ

«En el nombre de Dios, que la más completa felicidad, el bienestar y la más segura esperanza en las buenas obras y el retraso en el período fatal (*de la muerte*) sea con Hagib Seifo Daula (*el sable del Estado*) Abdelmaleck Almansur. Esta (*caja*) fué construida por las órdenes (*del dicho Hagib*) bajo la inspección ó dirección de su jefe de los eunucos, Nomayr ben Mohamed Alau-meri, su esclavo en el año (*de la Hegira*) 395 (*ó sea el 1005 de nuestra era*).



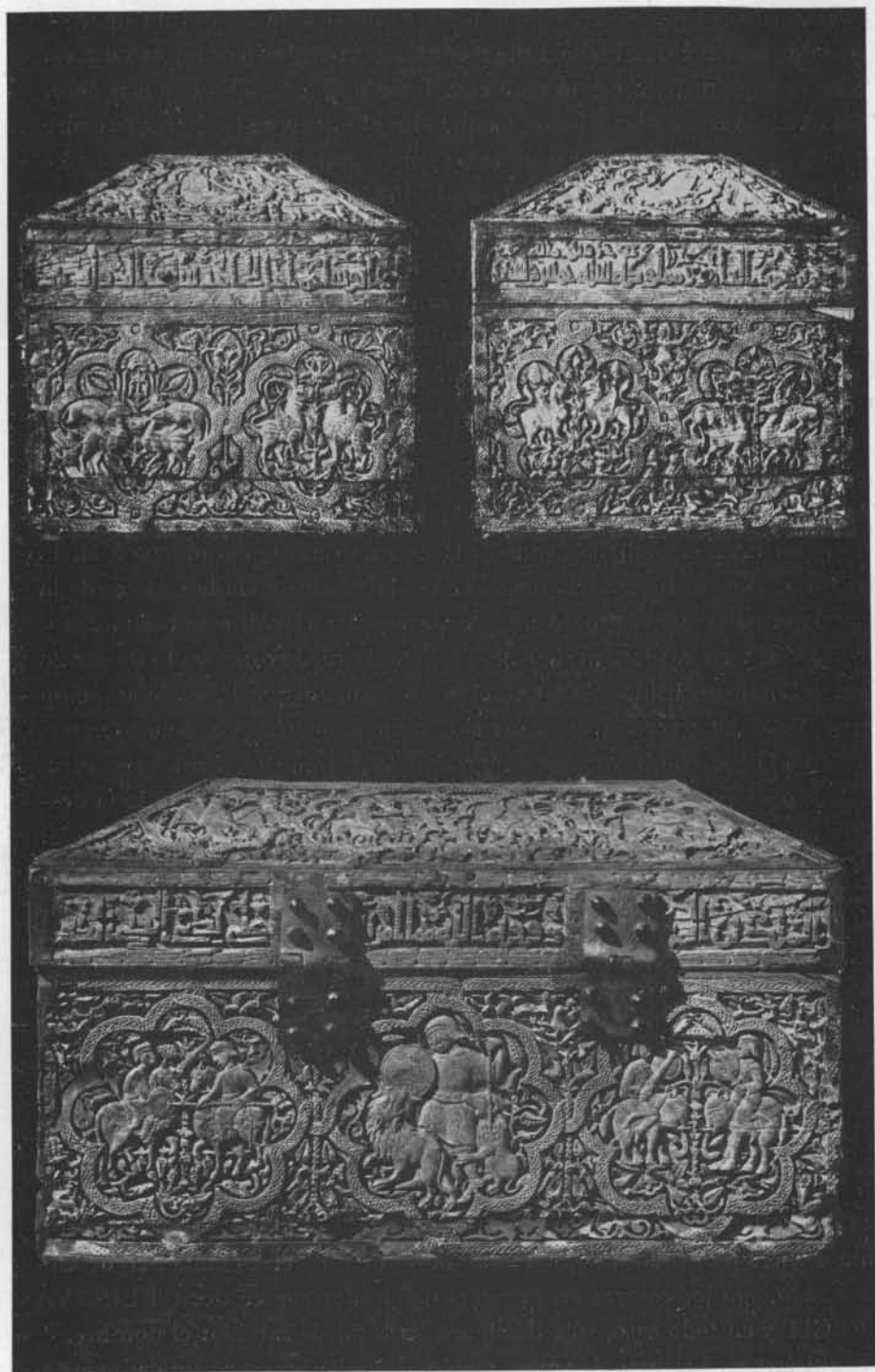
ÁVILA. CUSTODIA DE LA CATEDRAL,
POR JUAN DE ARFÉ. (SIGLO XVI)



En el centro del medallón, y en la parte opuesta á la cerradura aparece una figura de hombre que lucha á pié y es atacado por dos leones; ostenta un escudo en el que puede leerse la siguiente frase religiosa: «*No hay más Dios, que Dios (Allah)*» ó algo semejante, ya que el mal estado de las letras es causa de que se lean con dificultad. En el centro mismo del escudo, léese: «Hecho por HAIR» que sin ningún género de duda, debió ser uno de los artistas encargados de la ejecución del trabajo, así como puede leerse otra, aunque más difícilmente todavía, en la pata de un ciervo atacado por un león, y que parece decir: *esto ha sido hecho por Obeidat*. Hay otras tres inscripciones que parecen indicar y atribuir la obra á otros tantos artífices distintos pero no son de fácil desciframiento.» Según dice don Juan Riaño, en la Catedral de Braga, Portugal, hay una cajita de marfil del mismo período, que también fué construída por encargo del mismo Hagib Seifo y bajo la dirección del mismo principal eunuco. Añade que ambas cajas estaban destinadas á Hadjeb Abd el Melik (*el Hagib Abdel Maleck de la inscripción*) ministro del califa Hixem II.

En la misma sala, se halla expuesta la estatua yacente del obispo Mauricio de Burgos, en la que todavía puede verse claramente toda la riqueza de la decoración esmaltada y el procedimiento de repujar el cobre, sobre madera. En un rincón, y en el suelo un hermoso frontal bordado ostenta el número 49 del futuro Catálogo. En la sala larga, el primer objeto que llama la atención del estudioso ó del mero aficionado es el olifante de marfil que, según se cree, perteneció á Gastón de Bearn; las escenas que lo rodean en helizoide son otras tantas lecciones de indumentaria y de costumbres, que están pidiendo la descripción fotográfica *in extenso*; más lejos cae la reputación meramente popular de la Custodia de Daroca, uno de tantos joyeles de carácter destruído por las reparaciones inhábiles; cerca de ella, la gran cruz procesional de Linares, llena de esmaltes translúcidos en perfecto estado de conservación, y con todo el carácter de obra completa; el libro de jura de los reyes de Navarra, con las tapas de una encuadernación ornamental, muestra dos hojas y esconde muchas más; no muy lejos el libro de la jura de los obispos de Pamplona y en otra vitrina un relicario ajedrezado todo esmaltado y entero. En la sala de Goya, bajo el retrato del Conde de San Adrián, trozo de pintura monumental en el que el retratado se parece *desde la cabeza á los pies*, fresco, vivo, elegante, en todo el gentil disfraz de un español de hace cien años, bajo la vestimenta de un dandy, cuelga bajo vidrio *un pedazo de tela* de los más curiosos, es un á manera de pendón, de San Fructuoso, de muy cerca de la Seo de Urgel, bordado, con los colores aún visibles y *firmado*; parece decir ELISAVA ME FECIT y en todo caso, sólo de alguna letra puede cambiar el nombre.

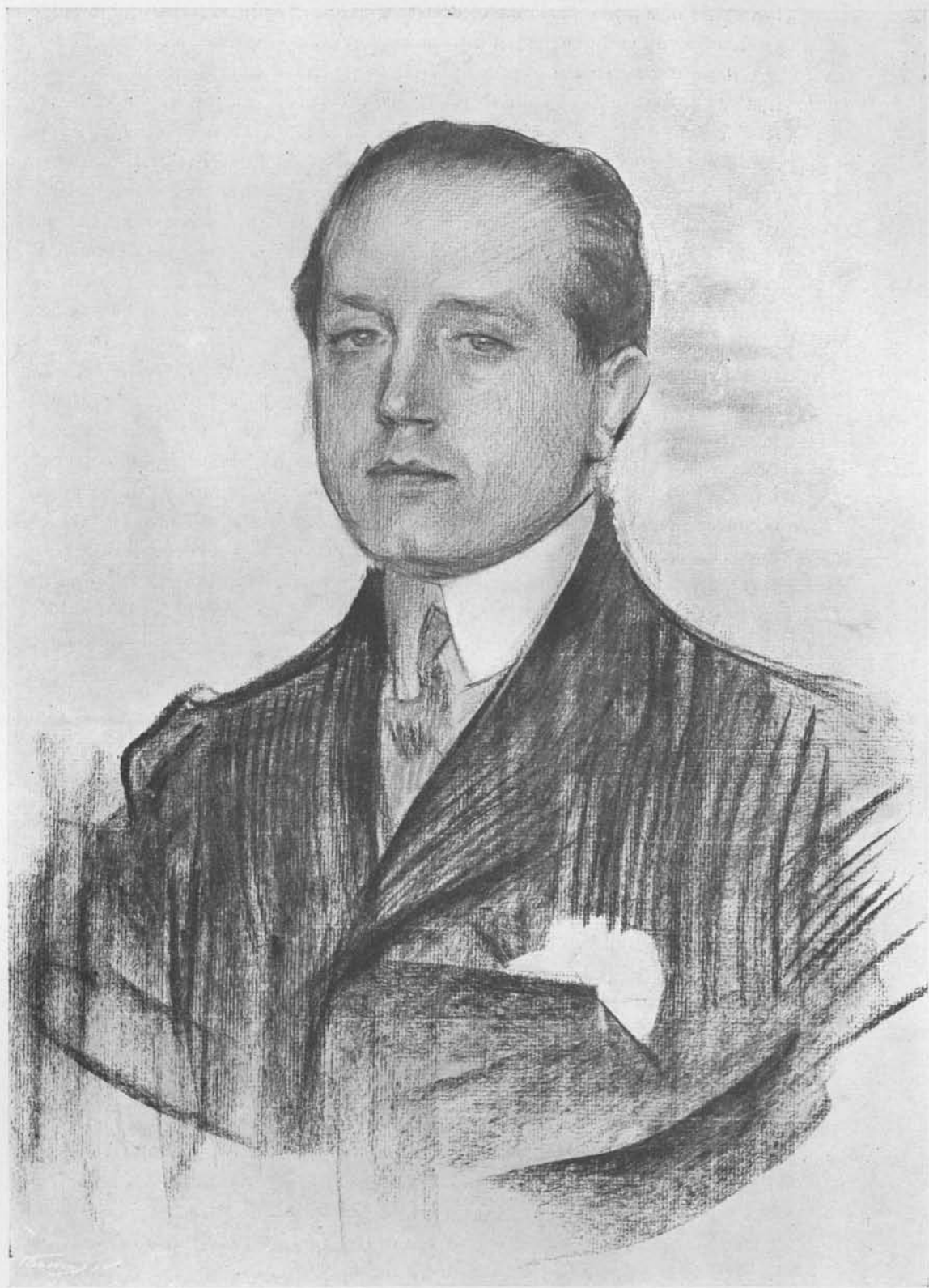
Seguiríamos, á tientas, la enumeración de todas las cosas únicas enseñadas al público en la Exposición surgida por la voluntad imperturbable de don Basilio Paraíso, pero no es este nuestro objeto; con todo y felicitar del modo más sincero al iniciador y á los que, de buena gana ó á la fuerza, le han secundado, hemos querido dolernos de que una gran parte de la Exposición y por cierto aquella que había dado á Zaragoza el renombre de ciudad inteligente,



COFRECILLO DE MARFIL (PARTE POSTERIOR Y COSTALOS). CATEDRAL DE PAMPLONA
EXPOSICIÓN HISPANO-FRANCESA. ARTE RETROSPECTIVO. (FOT. LACOSTE)



CÁDIZ. CUSTODIA DE LA CATEDRAL



JOSÉ MARTÍNEZ RUIZ (AZORÍN), POR R. CASAS

haya sido mezquina por una circunstancia que, según se acostumbra entre gente benevolente, puede atribuirse á un descuido involuntario.

Para no caer en el mismo pecado, debemos extasiarnos ante las dos salas instaladas por la Casa Real Española, depositando la más merecida confianza en el buen gusto de Florit, actual director de la Real Armería de Madrid y, aun más honrosamente, restaurador de las habitaciones de Felipe II en el Escorial. No hay lugar ni tiempo para detallar todas las maravillas que la Casa Real ha colgado en los muros de la Exposición de la noble Zaragoza que ha cumplido la heroicidad de abrazar á sus enemigos seculares; pero el aplauso es indispensable al contemplar los doce ó catorce cuadros de Altdorfer que la mala reproducción y la restricción de los antiguos administradores de las casas reales habían mostrado al público bajo el más deplorable aspecto; al contemplar los cuadros miniados grandiosamente, expuestos en la gran sala real de la Exposición de Zaragoza, el amante de las artes, se siente ante una nueva familia artística, desconocida hasta ahora, sin duda á causa de las pésimas reproducciones, únicas que circulaban; ahora, los Altdorfers de la Real Casa Española son un gran tesoro que los españoles, si fuesen amigos de las artes, agradecerían el verle enriquecer el tesoro del Museo del Prado. Si la Exposición Hispano-Francesa de Zaragoza diese este resultado, el porvenir de la Cultura nacional que no se paga de cosas de momento y piensa en las cosas de fuera, tendría tanto que agradecerle, como en el *olvidatorio* que tan noblemente imaginó el muy digno sucesor de Pignatelli, que se llama Paraíso.

M. UTRILLO.

DONATIVOS AL MUSEO DE BARCELONA

HACE ya mucho tiempo que Ramón Casas ha reunido una colección de retratos de contemporáneos; por su calidad y cantidad, es única. Se trata de una verdadera contribución á la historia de nuestro tiempo en la que figuran los hombres de los días ya pasados, los que en cualquier sentido han figurado en las páginas vivas de nuestra historia según las impresiones dominantes y otros muchos dignos de ser perpetuados en estas gráficas hojas.

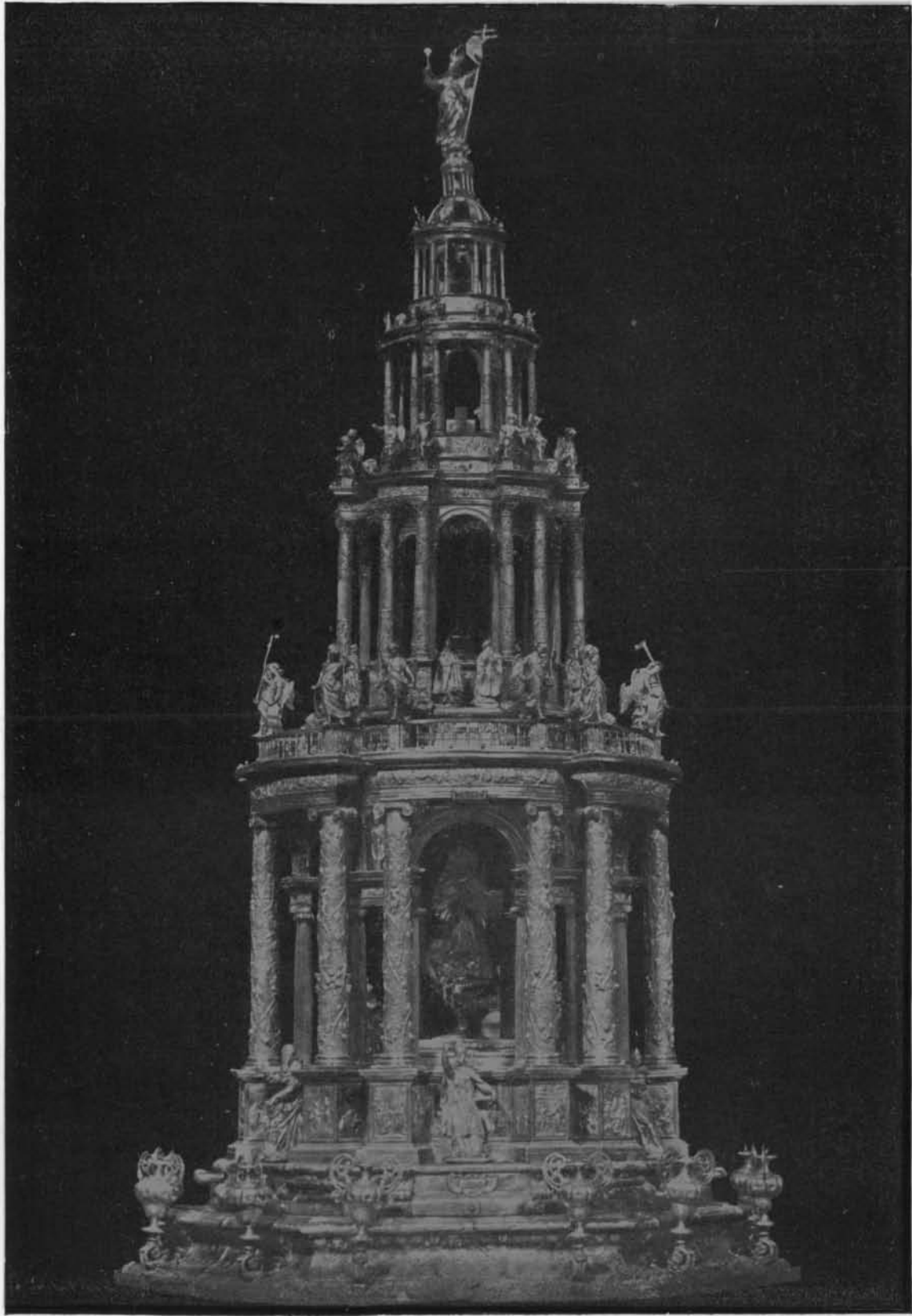
Los que directamente se relacionan con la vida presente de Barcelona, han sido ofrecidos por Casas, al Museo Municipal de Barcelona, en donde seguramente estarán mejor, que dispersos. Hoy publicamos una selección de los dibujados en Madrid, y el de S. M. el Rey Don Alfonso XIII, réplica de los que poseen S. A. Doña Isabel, el Museo de Barcelona y coleccionistas de París, Buenos Aires y Madrid. El del Museo de Barcelona, figura en la actual Exposición Hispano-Francesa de Zaragoza, entre las obras que para contribuir al mayor lucimiento de aquél certamen, prestó la Junta Municipal de Bellas Artes de Barcelona. Es un estudio del natural pintado en Madrid, durante una estancia del artista, en tiempos aún relativamente recientes.



FRANCISCO GRANDMONTAGNE, POR R. CASAS



RAMIRO DE MAEZTU, POR R. CASAS



SEVILLA. CUSTODIA DE LA CATEDRAL, POR J. DE ARFÉ